

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 62 (2015)

Heft: 1: Fascicule français. Transitions

Artikel: Abécédaire

Autor: Merlin-Kajman, Hélène / Cornilliat, François / Kajman, David

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-587495>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Abécédaire¹

Amitié n° 2 – Hélène MERLIN-KAJMAN – 11/10/2014

L'amitié a ses degrés et ses contraires entre lesquels s'étendent les territoires indifférents. Elle connaît des états tranquilles, des états tempétueux et des états radieux, des stases, des rencontres, des éblouissements, des éboulements, des effrois, des soutènements. Certains disent qu'elle est politique, qu'elle est même l'idéal de la politique, ou sa base. Je ne le crois pas. Car l'amour qui l'avoisine, qui la borde, qui la déchire parfois, a son droit de cité paradoxal : il se fiche de la loi.

La solidarité, le respect, la familiarité, la civilité traversent eux aussi les territoires de l'amitié ; et chacun déborde chacun. Est donc politique à mes yeux cet équilibre précaire fait de conflits, de poussées, d'avancées, de reculs, de déplacements, qui permet que bougent et rebougent sans cesse, en faveur des dominés, les lignes de la domination, mais sans que tout explose, c'est-à-dire sans détruire le lieu de chaque lien : civilité, familiarité, respect, solidarité, amour, et amitié.

Antiquité n° 1 – François CORNILLIAT – 18/10/2014

Le temps joue des tours aux mots qui prétendent se servir de lui. Ainsi d'« antiquité », qui signifie d'abord l'ancien, ou plutôt le très ancien – vu depuis un présent qui, plus ou moins abusivement, s'inscrit dans sa continuité, y repère une origine et un héritage, tout en le donnant aussi pour hors d'atteinte, sinon pour révolu. L'antiquité appelle la surenchère : toujours plus « haut » dans la nuit des temps se cherche le mystère dont l'actuel est issu, et dont des bribes se révèlent à qui prend la peine de les découvrir. C'était déjà le cas en latin : « ab ultima antiquitate » viennent

¹ Liste des mots définis en 2014-2015 (ceux dont la définition a été retenue sont en italiques) : *Amitié, Antiquité, Astérisque, Audace, Bibliothèque, Casse-tête, Cloche, Communisme, Conversation, Divers, Divin, Doute, Empathie, Érection, Exil, Flou, Geste, Harmonie, Ignorance, Jeu, Kamikaze, Lumière, Mère, Mouche, Nuage, Oubli, Paysage, Poésie, Promesse, Quotidien, Ravissement, Roue, Songe, Soufre, Soumission, Travail, Tremblement, Unité, Vent, Youpi.*

des faits curieux, des récits légendaires, un amas de vestiges et de traces qu'il convient de recueillir, de compiler, d'interpréter. L'«antiquitas» ne nous a pas attendus : pour un Varron, «diligentissimus investigator antiquitatis» selon Cicéron, elle se prospecte, se visite et se collectionne, avec autant de zèle que l'«antiquité» qui lui succédera ; déjà le mot se met au pluriel, pour désigner les objets (factuels, textuels, matériels) qui fascinent et relancent l'enquête ; et déjà il se trouve des modernes pour dénoncer comme une manie d'«antiquaires» ce culte de l'ancien.

À la Renaissance, en France comme ailleurs, il s'agira de même de remonter le plus haut possible... pour établir, par exemple, que l'antiquité gauloise est plus «antique» encore que la grecque ou la romaine (qui lui doivent tout) : comme les preuves de cette priorité sont assez minces, des faussaires se chargeront de les épaissir. Cependant ils sont vite dénoncés, car le savoir même qui les suscite se retourne contre eux : l'abîme du temps se referme sur une origine décidément trop incertaine, qu'une jalousie d'un autre ordre tentait d'«illustrer» par rétrospection ; et c'est une nouvelle «antiquité», la seule, la vraie (elle aura bientôt sa majuscule), qui prend sa place et son rôle pour désigner, en premier lieu, une totalité précise et close : l'ensemble de la civilisation gréco-latine, de la guerre de Troie à la chute de Rome. Alors la généalogie devient complexe, retorse, conflictuelle ; les héritiers devenus indirects, en qui l'admiration combat le dépit, se pensent comme des rivaux ; l'antiquité dont ils s'obsèdent figure un temps fermé, terminé par une catastrophe, séparé par un gouffre d'ignorance du présent qui ne le fait «renaître» que par équivoque, non sans ambition de le surpasser, ni conscience latente, bientôt croissante, de l'anachronisme : surenchère toujours, mais déployée cette fois dans l'avenir.

De ce double sens, le second bloquant et détournant l'impulsion dont le premier reste porteur, nous sommes à notre tour les héritiers à la fois lointains et contradictoires, ballottés entre différents «retours» : l'imitation plus ou moins inventive d'un modèle culturel constitué et la collecte plus ou moins intéressée des débris aléatoires du très ancien se partagent les rôles, non sans effets de miroir ni contaminations réciproques entre le classique et l'archaïque. Malgré bien des aménagements, l'étiquette reste très efficace, qui non seulement éloigne, mais sépare de nous une Antiquité à majuscule : du nom comme de la coupure nous avons encore l'usage. Mais en quoi consiste, où tend, que signifie pour nous cet usage, c'est ce que le mot lui-même, avec ou sans majuscule, ne nous dit plus.

Audace – David KAJMAN – 25/10/2014

1. Audace : ce qui porte vers l'avant, ce qui change la donne. L'audace est inclusive : elle s'adresse aux amis ou aux amants.
 - 1.1 – Regarde jusqu'où on ira si tu me suis ! Tu pensais pas, hein, qu'on irait si loin ? – J'avoue, je viens avec toi.
2. Parce qu'elle s'adresse aux amis ou aux amants, l'audace se distingue de la provocation. On provoque un ennemi.
 - 2.1. Provoquer un ennemi, c'est déjà perdre : provoquer l'autre, c'est lui laisser le monopole de l'audace.
 - 2.2. À l'inverse, l'audace nous renforce dans notre souveraineté en ce qu'elle n'a même pas besoin de se trouver des ennemis pour exister. C'est là la grandeur de l'audace.
 - 2.3. On peut répondre à une provocation par l'audace, mais on ne répond pas à l'audace.
 - 2.3.1. On peut accompagner l'audace.
 - 2.3.2. L'audace peut nous dépasser. Il arrive qu'on ne la voie même pas.
3. Ceux qui font preuve d'audace sont les audacieux. Ceux qui provoquent sont les provocateurs.
 - 3.1. Dès lors qu'ils sont plus de deux, les audacieux se suffisent à eux-mêmes. Les provocateurs, non.
 - 3.1.1. La provocation se monnaie. Il existe des agents provocateurs. L'audace elle, n'est pas quantifiable.
 - 3.1.2. Le couple est à l'audace ce que le bonzaï est à la forêt.
4. Un enfant se rend au chevet de sa mère.
 - Avant que tu ne partes, je voudrais te demander : que me reste-t-il à apprendre ?
 - Trouve les bonzaï que cachent les forêts.
 - Mais mère, les bonzaï sont si petits ! Si faibles.
 - Alors cherche les forêts que cachent les bonzaïs.
5. Un disciple se rend au chevet de son rabbin.
 - Rabbi, avant que tu ne partes, je voudrais te demander : quel est le sens de la vie ?

- Il n'y en a pas.
- Quoi? La vie n'a pas de sens? demande le disciple.
Le rabbin regarde son disciple, et dans un dernier souffle:
- Quoi? La vie n'a pas de sens?

Bibliothèque n° 1 – Mathilde FAUGÈRE – 01/11/2014

Où l'on range des livres. La bibliothèque, c'est le meuble, c'est la pièce, c'est le bâtiment et c'est par extension l'ensemble des livres qui les remplissent, le fonds. Mais j'aimerais parler de l'endroit, de l'enveloppe, de la couche superficielle, et parler surtout de ce lieu hors du commun: la bibliothèque publique.

Fonctions (subjectives, non exhaustives, non exclusives, non définitionnelles) de la bibliothèque publique:

- Emprunter: c'est ma première bibliothèque, celle de la moisson à faire pour toute la semaine dans les rayons, celle des résumés consultés rapidement, des livres négociés avec l'autorité paternelle (« Oui, tu peux reprendre ce bouquin déjà lu trois fois, si tu acceptes d'ouvrir ce grand classique indétrônable et incontournable de la littérature française »), celle de la carte perdue, celle de l'inutilité du marque-page daté. C'est celle des romans dévorés qui deviendra plus tard celle de la thèse abandonnée sur le bureau, du livre emprunté presque à contrecœur (« Ah, c'est vrai, il faut que je lise celui-là »), avec, toujours, la carte perdue, et les gros yeux des bibliothécaires (« Oui, j'ai un mois de retard, je sais, mais... »)

- Travailler: la bibliothèque est un lieu où il est possible de consulter des livres sur place et de rester travailler pendant quelques heures, quelques jours, quelques mois, voire pour les acharnés, quelques années et toute la vie. C'est la bibliothèque universitaire, de lycée, de travail. Elles sont plusieurs à vrai dire, de la petite salle aux vieux murs recouverts de livres et de bois dans laquelle on s'entasse, aux temples aux hauts plafonds et au bruit assourdi par la moquette. Mais c'est celle de la retraite, et de la fuite, de la concentration. Il y a des étapes: le trajet, programme de ce qu'il y a à faire; le seuil par lequel on s'isole – tourniquet, escalator, simple porte poussée –; la table sur laquelle chacun vient reconstituer, matérialisé, ce qu'est son travail pour lui – minimaliste ou bordélique, il y a des écoles. Certains s'enfoncent, progressivement, certains plongent, certains

nagent tranquillement au bord de la rive, de la fenêtre. On y vient pour se contraindre, pour s'abandonner aussi ; idéalement, les bons jours, l'un conduit à l'autre.

- Y être : mais ce que je préfère peut-être dans les bibliothèques c'est ce qui s'y joue sur les tables, entre les livres. Ça devrait être un lieu clos, une bibliothèque, pris dans le cercle infini du classement Dewey, eh bien non. Et je ne parle pas de cette vie sociale qui s'y recompose autour de la machine à café ou du cendrier, si pleine de discussions, d'intrigues et de marivaudages. Non, je parle de tous ces inconnus, assis à votre table : il y a ce monsieur avec sa petite fille qui vient pour la connexion internet, ce groupe de lycéens pour le DST de maths de la semaine prochaine, cette dame pour les magazines. Il y a encore ce bonhomme un peu bizarre, qui est toujours là, dès l'ouverture, ce qu'il fait vous semble un peu mystérieux, cela implique des fiches, ou un ordinateur ou un petit carnet mais c'est toujours la même chose, toujours à la même place, toujours très sérieux. Et puis, regardez celle-ci dont la coutume est de ramasser les livres abandonnés par les autres pour en faire des forteresses – ça protège bien, un livre. Lui?... Eh bien, lui il vient juste parce qu'il fait chaud, et que dehors c'est l'hiver, et que ce n'est pas si mal ici. Notez que je ne dis pas que vous les aimez tous, non – le bruit que fait le groupe de lycéens vous donne envie d'inventer un nouveau supplice fondé sur l'association oreilles-bouche et le clochard sent mauvais. Mais il y a cet accord tacite de la bibliothèque publique : personne, personne n'a à demander ce que son voisin fait là, chacun a rempli sa part : vous êtes venu, vous êtes silencieux, relativement, et cela suffit. Pas d'écran ou de scène à regarder, pas de passants pour vous déranger, pas d'écot à payer, rien. Vous êtes protégé, entièrement anonyme, entouré d'inconnus parfaitement improbables, et vous êtes seul, en public, en vous ou hors de vous. Comme vous voulez.

Communisme n° 1 – Carlo BRIO – 22/11/2014

Omnia sunt communia, c'est la devise, tout est en commun, du communisme, mot qui désigne les doctrines et les pensées et les imaginations qui tout le long de l'histoire ont conçu et formulé la possibilité d'une vie fondée sur la solidarité, ou, à la moderne, sur le partage des moyens de

production, ou encore, une vie où la possibilité d'atteindre les ressources vitales ne soit niée à personne, où en-haut, à la source, il n'y ait pas le loup. L'on met en commun les frais et les gains, rien n'est à moi ni à toi, mais tout à nous et chacun y puise selon sa nécessité.

Cependant l'homme est un loup et ses dents sont prêtes plutôt à la lice qu'au partage : même là où la propriété privée a été dissoute, l'on peut constater qu'il y a des biens plus communs que d'autres.

Dans l'histoire récente la devise est portée par un spectre, c'est-à-dire un fantôme, voire un rêve, mais tout rêve est destiné à échouer, le réveil est toujours proche (et pourrait-on dire que plus le réveil s'éloigne plus le rêve s'approche du cauchemar?). Donc pour ne rien perdre de son élan, il faut que le rêve soit tissé sur la chair, que le désir (qui au Moyen Âge est un fantôme) s'accroche à la réalité des corps, maisons de douleurs, et de cette communauté des yeux et des mains. Communisme est d'abord communisme d'espèce, le fait qu'on existe et que l'air circule de poumon à poumon par la grande bulle de l'atmosphère, le fait qu'on partage la stupeur de se voir et la tristesse d'une vie : c'est dans cette condition déjà commune qu'on pratique d'abord, au-delà de l'époque, au-delà de l'histoire, le communisme.

Il ne sera pas vraiment utile de rappeler que le mot *travail* sort du latin *tripalium*, qui était un instrument de torture. Les travailleurs (prolétaires de jadis), qui sont appelés à s'unir, le font d'emblée par-delà le partage de la fatigue qui perce la chair, et l'esprit.

Pour déplier le mot *communisme* et y trouver le noyau, il faut prolonger la lecture de sa devise un peu couverte de poussière : tout est en commun, oui, *sed in primis dolor (vel cura)*, et communisme devient la pratique de la compassion, où l'homme, avant de se voir loup, voit qu'il se voit.

Communisme n° 3 – Gérald SFEZ – 22/11/2014

Illusion de la raison et du désir.

« Mon intention étant d'écrire des choses utiles à qui l'entend, il m'est apparu plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que l'image qu'on en a » (Machiavel, *Prince*, XV). La vérité de la chose politique (de la cause), c'est ce qui arrive *en effet*. Les effets du projet communiste sont visibles de tous et le rapport constant.

Quoi qu'on en ait, la politique est de l'ordre de l'institution et du fonctionnement, et c'est pour le meilleur. Or, la raison du commun de l'humanité ne peut prétendre s'inscrire dans le *réel*, dans de l'institué, qu'il s'agisse d'une situation locale ou globale, d'un état stable ou d'un état de mouvement, révolutionnaire, sans se cristalliser dans un fonctionnement qui débouche sur l'altération de toute humanisation de l'homme. Une communauté, fût-elle « désœuvrée », est vouée à l'horreur. Le commun *incarné* y devient alors le commun qui n'est plus, selon une expression de Valéry, *inspirité*, il est, au contraire, *anesthésié*.

« Il tomba dans les bras du spectre de l'humanité »². Détourne les yeux de l'abîme. Si tu y tombes, cherche comment *te dégager*.

L'autre est mon semblable, un *autre*. Entre le même et le différent, il n'y a que de fausses synthèses, pas de côté qui puisse l'emporter en valeur ni de correspondance, l'humain est bancal. Toujours dans une non-identité qui n'en fait ni credo ni dogme, tant elle est mêlée d'identités. Effacer l'origine éclatée de la raison du commun, *l'établir*, c'est la briser. C'est interdire l'adresse et traquer l'intime. Il faut accepter l'humanité impure et divisée, irrégulière et imprévisible, exposée à la corruption et à la génération, vivante. Sans illusions d'un partage universel. La phrase du communisme est toujours un mot d'ordre qui tue la préférence, toi et moi, qui mortifie le sensible, le libre et le réciproque. L'égalité n'est pas sans la liberté au principe.

- Et le troisième terme, « Fraternité » ?

- Plutôt que la fraternité toujours faussaire, la probité et la décence ordinaire, cœur secret de la civilité, selon Orwell.

- Mais ! Le monde dévasté par le capitalisme qui éreinte et surveille, l'emprise effrénée du Développement, et, plus grave encore, les fanatismes exterminateurs, la terre universellement vouée à son exténuation à une vitesse inimaginable ?

- « L'ennemi de mon ennemi n'est *pas* mon ami »³.

- Du moins le communisme ne peut-il valoir comme simple promesse ?
Ne peut-on l'oser ?

² Elias Canetti, *Le Territoire de l'homme*, Paris, Albin Michel, « Le Livre de poche », 1978, p. 381.

³ *Ibid.*, p. 384.

- Une promesse qui ne *peut* ni ne *doit* être tenue *n'est pas* une promesse. L'audace, elle aussi, manque de quelque chose.

Demeure le sentiment *douloureux* d'une résistance commune qui ne trouve pas sa phrase cherchée.

Communisme n° 5 – Dionys DEL PLANEY – 06/12/2014

Nœud de contradictions fertile et émancipateur.

Le communisme, dès lors qu'on cherche à le définir de l'extérieur, ne peut que se figer en une idéologie morbide à coup de rappels historiques, d'évocations de tel ou tel spectre ou de statistiques sur la taille des dents des loups que nous sommes sans cesse les uns pour les autres.

Mais si l'on avance que plutôt qu'un système ou qu'une promesse intenable, il s'agit là d'un élan et que cet élan existe

1) théoriquement bien en-deçà

2) concrètement bien au-delà

du marxisme-finaliste-internationaliste, alors il reste à accepter qu'il n'existe pas un communisme, mais des communismes, qui s'inventent les uns par rapport aux autres, dans leurs jeux d'alliance et de ruptures, dans leurs improbables échos temporels qui font voler en éclats toute linéarité.

Le succès des Etats-Unis ne tient pas à l'excellence de ses services secrets trop braqués pour imaginer qu'un avion puisse un jour tranquillement s'écraser sur le Pentagone, mais plutôt à la prudente tolérance dont ils ont su faire preuve à l'égard d'O'Neill, de Ginsberg, de Faulkner, de Dashiell Hammett, de Chaplin, tous inspirés par la révolution de 1917.

Le communisme ne s'est jamais limité au sanglant régime totalitaire finaliste qui a précédé en Russie le régime capitaliste belliciste de Poutine.

Les communismes n'ont pas attendu Marx pour s'instituer comme élans émancipateurs à l'origine d'intelligences effectives.

Ils se sont inventés en bien des endroits, en bien des langues.

Et toujours avec comme revendication implicite: ce n'est pas aux autres de nous définir. Nous inventons, en acte, ce que nous sommes.

Nous œuvrons sans fin. Oui, nous œuvrons.

Nous ne nous résignerons pas

à n'avoir en commun

que nos souffrances.

Divin – Nathalie KREMER – 13/12/2014

Le divin, Platon nous le montre sur la fresque de Raphaël : le philosophe est aux côtés de son disciple, et pointe le doigt vers le ciel, tandis qu'Aristote indique la terre. On voit alors les visiteurs montrer du doigt ce Platon, là-haut, qui ne cesse de nous indiquer l'autre là-haut, l'invisible, ce céleste si loin de l'ici-bas. Le divin est toujours haut, très haut, et nous tord le cou.

Au Moyen Âge, le divin est or : le fond des icônes nous le rappelle, il est l'or du paradis. Or ensanglanté de convoitises et de guerres, or immortel qui exige le sacrifice de notre mortalité.

Céleste et doré : et rond aussi. Les basiliques sont construites selon la symbolique du cercle, le divin étant représenté par la coupole ronde, qui n'a ni début ni fin. Il englobe l'homme, inscrit dans l'histoire avec son début et sa fin, l'homme si fini, si mortel, si gaffeur. L'homme, c'est le divin défiguré.

Et la partie ange de la bête d'homme que nous sommes sait reconnaître le divin, quand de là-haut il descend sur terre : un bon vin est divin, comme un beau voyage, un livre réussi : comme le merveilleux avoisinant au sublime, à l'unique. Alors il n'y a plus à lever la tête jusqu'au torticolis : le divin est à portée de tous, il est notre mortalité.

Doute – André BAYROU – 20/12/2014

Extrait 1 : Il marche sur l'eau sans y penser, comme s'il l'avait toujours fait, comme s'il avait toujours su qu'il pouvait le faire, regardant devant lui, vers son ami qui l'attend un peu plus loin. Les vagues soulèvent un tapis tiède sous ses pieds.

Tout d'un coup il se dit qu'il marche sur l'eau, et se demande si c'est un rêve.

Il coule au fond. L'eau est noire et glacée sur son visage et autour de son cou. Il hurle sous l'eau sa peur d'y rester. Il se débat vers la surface.

(D'après l'Évangile selon Matthieu.)

Extrait 2 : Le prévenu qui s'apprête à passer devant le tribunal de l'Inquisition ne sait jamais ce qu'on lui reproche. Pour préparer sa défense,

il ne peut qu'essayer de se rappeler tous les propos et les actes qui ont pu laisser penser qu'il rejetait les enseignements de l'Église. Il sait que le juge a déjà rassemblé des témoignages contre lui, il serait donc trop risqué de nier les écarts commis. Reste la possibilité de les raconter comme des moments de vacillement dans une recherche sincère de la vérité – faire l'histoire de ses doutes, plutôt que de ses croyances bonnes ou mauvaises.

(D'après mes recherches de thèse.)

Extrait 3: Il existe un joli mot en anglais pour dire « douter, hésiter » : *to waver*, qui a quelque chose à voir avec les vagues (*the waves*). En deçà de la majesté des vagues, l'image de l'esprit qui doute serait pour moi celle de la lessive qu'on regarde tourner à travers le hublot d'une machine à laver. Le linge monte et s'abat dans le roulis du tambour avec des bruits d'éclaboussure.

(D'après la fois où j'ai fait une lessive en Angleterre.)

Exil – Coline FOURNOUT – 24/01/2015

1. Il y a une différence entre : être exilé, être déporté, s'expatrier, s'exiler.

On dira que Dostoïevski a été exilé.

On dira que Samuel Beckett s'est expatrié.

On dira qu'Albert Einstein s'est exilé.

On voit trop bien ce que déporté veut dire : l'arrivée n'est pas un pays mais un camp de n'importe quelle nature.

2. On peut se vouer à l'exil comme on peut y être forcé – par l'Etat, par le danger, par le poids des actes ou la nécessité des choses, ce qui est très différent.

Il y a à la fois la punition et la protestation, l'ostracisme et la fuite, le deuil ou le travail à la clé.

Il y a beaucoup de noms célèbres, mais beaucoup aussi se trouvent qui ont disparu : les libres penseurs, grandes gueules et petites voix mordantes, et aussi ceux qui n'étaient pas jugés conformes et/ou utiles à la nouvelle loi, soit les « obsolètes » ou les « sous-hommes ».

L'exil n'est plus tant une pratique du droit positif, qu'une pratique négative : « cher monsieur, vous êtes tout à fait autorisé à rester ici, et votre

femme, et vos enfants, et vos amis; seulement, si vous restez, nous vous ouvrirons la gorge, à votre femme le ventre; d'ailleurs, nous avons déjà pillé votre maison». Qui est donc, non pas l'autre nom, mais l'effet de la persécution.

NB: le phénomène s'accroît avec l'absence de loi.

3. Le romantisme de l'exil en fait disparaître la technicité.

Exil – désir maladif d'un monde dont on a été privé.

Exil – et le monde se fait dans notre dos.

Et l'on verse des larmes en lisant les journaux étrangers, et ces larmes sont le fleuve de nos propres journaux, nos lettres, nos poèmes, qui brandissent la haute valeur de l'insignifiant.

L'exilé pourrait être le contraire de l'aventurier, car ce qui est privation pour l'un est moteur pour l'autre.

Pour tous deux n'est de boucle possible, quoique le premier en rêve dès que le soleil baisse la tête; quoique l'autre en rêve aussi, mais pour penser au lieu prochain.

Pour tous deux est perdu le petit Liré, le premier parce qu'on lui en impose un nouveau de carton plâtre, le second parce qu'il sait déjà qu'il habite partout où il aime.

L'exil veut priver de la liberté de penser, de vivre et de parler en privant de la liberté d'habiter, en paralysant par la contradiction suivante: rester ici alors qu'on devrait être ailleurs.

Exil – manque d'amour, ou révélation de l'amour.

Cesse-t-on d'habiter, lorsqu'on est en exil? Oui, mais l'amour tient, et c'est être habité.

Habite-on vraiment, sans exil? Oui, quoique le vide du manque donne réalité.

4. La définition est en cours, car le terme s'inscrit dans un réseau de significations mouvant avec celles de patrie, de propre, de communauté.

Peut-être plus personne n'est-il chez soi: ce n'est pas que nous rendions le monde inhabitable, c'est que nous l'avons rendu inhabité.

Il y a donc à choisir entre l'exil de la dépression et l'exil de la joie.

5. On pourrait épiloguer sur la beauté des lointains et les détours de la pensée, mais l'exil n'est jamais seulement une métaphore.

Flou n° 2 – Florence MAGNOT-OGILVY – 24/01/2015

Est flou ce qui est contraire à la netteté, ou simplement, ce qui en manque. L'emploi métaphorique emprunte au domaine de l'optique. Le flou est d'emblée une notion éminemment suspecte que l'on rencontre par exemple dans les appréciations de certaines copies d'étudiants mais pas seulement (« expression floue », « pensée floue », « problématique floue », « logique floue », etc).

Le flou a été théorisé par Marivaux en 1719 : le véritable objet de ses pensées sur la clarté, c'est le flou. Il évoque « un certain point de clarté au-delà duquel toute idée perd nécessairement de sa force ou de sa délicatesse »⁴. Selon lui, trop de clarté nuit à la subtilité de l'idée ou de la pensée complexe. Un pas de trop en avant et l'auteur affaiblit ses idées (« il croit les rendre plus claires ; il se trompe, il prend un sens diminué, pour un sens plus net »). De même, pour saisir la pensée des textes, pour la comprendre, il faut accepter (rationnellement) et accueillir (intuitivement) la part de ce flou et l'observer à la bonne distance.

Ce qui fait la clarté est de savoir ne pas vouloir anéantir le flou. La clarté n'est pas une qualité absolue mais l'ingrédient d'un arbitrage, d'une négociation dont l'autre ingrédient est le flou. Ce flou-là, celui de Marivaux, n'est pas manque ou imprécision, il est décision et choix du point où la clarté ne doit pas être plus grande. Il est le résultat d'une approche, sans être approximatif.

La lecture littéraire, la pensée de la littérature passent par cet apprivoisement.

La lectrice que je suis fait l'expérience du subtil arbitrage que nous proposent les textes, certains textes. La relation à laquelle ils nous invitent n'est pas de l'ordre de l'affrontement (le lecteur, ou la lectrice, « s'attaquerait » au flou pour le réduire à du net, pour en « extraire » la netteté, en des métaphores qui disent la brutale intervention d'un lecteur combattant qui veut de la clarté, et vite, et tout de suite).

N'ayons pas peur du flou ! Il nous préserve de la lumière froide des néons, celle qui éclaire tout d'une aveuglante clarté, détruisant une partie de la complexité propre à l'esprit de finesse.

⁴ Marivaux, *Pensées sur différents sujets*, « Sur la clarté du discours » (1719), dans *Journaux*, tome II, Paris, GF-Flammarion, 2010, p. 52.

La pensée, l'idée dans la littérature, dans la discipline et la sensibilité littéraires, ont quelque chose de ce flou lumineux, de ce point fragile, mais précis, où l'on n'est ni trop loin, ni trop près.

Geste n° 3 – Michèle ROSELLINI – 31/01/2015

Mot maltraité par la langue, par ses usages et ses définitions, « geste », au XVII^e siècle, n'est qu'« un mouvement fait pour signifier », donc « la principale partie de l'orateur ». Au pluriel (« gestes »), c'était déjà « un vieux mot dont on se servait autrefois en parlant des actions des grands hommes », et les « *res gestae* » des versions latines ont enrichi naguère notre vocabulaire d'écoliers d'une « geste » au féminin mystérieux.

Aujourd'hui, dans la langue des journaux, le « geste » a du mal à se défendre des assauts de son cousin dominant : la « gestion ». Sous cette domination, les gestes ne sont plus qu'intentionnels : des calculs, des opérations ou des plans de carrière. On « pose un geste », politique ou artistique, on « l'installe » dans la cité, le paysage. Tels sont les avatars prestigieux du désuet « faire un geste » (pour les pauvres, les laissés-pour-compte).

Milan Kundera écrit : « Si notre planète a vu passer près de quatre-vingts milliards d'humains, il est improbable que chacun d'eux ait eu son propre répertoire de gestes. Arithmétiquement, c'est impensable. Nul doute qu'il n'y ait eu au monde incomparablement moins de gestes que d'individus. Cela nous mène à une conclusion choquante : un geste est plus individuel qu'un individu. Pour le dire en forme de proverbe : beaucoup de gens, peu de gestes. »

Une réflexion qui, à première lecture, semble profonde, car le paradoxe vaut surcroît d'intelligence. Mais n'est-ce pas, au fond, le ressassement de cette évidence ancienne : les gestes se laissent classer, ils s'enferment aisément dans des « répertoires ». L'individualité d'un geste, c'est sa place dans la classification, qui le rend étanche aux autres, le spécifie. Et du même coup un individu humain peut se laisser réduire à une collection de gestes, identifiables sinon prévisibles.

Cette obsession classificatoire ne contredit-elle pas notre expérience sensible des gestes ? Celle qui s'éprouve dans les moments d'existence intense. Gestes involontaires du nouveau-né où l'individu à peine venu au monde déjà s'affirme unique. Gestes du premier corps à corps amoureux

qui révèlent plus que la nudité l'individualité émouvante de l'autre. Gestes machinaux de ces corps errants dans les couloirs des maisons de retraite qui semblent obstinés à inscrire au monde la trace singulière de leur passage.

Bien d'autres gestes existent dans leur présence indéchiffrable. Ils échappent aux répertoires et aux clefs. Ils se multiplient en liberté.

Harmonie – Anne RÉGENT-SUSINI – 07/02/2015

Vague ou précise, nette ou floue, l'harmonie se donne d'abord à entendre. Mais comment ce beau programme – la « science des accords », objet d'apprentissage – aurait-il pu ne pas irriguer, bien au-delà du domaine musical, de multiples représentations d'un idéal social, politique, religieux ? L'harmonie, alors, par sa puissance d'attraction, déploie de mille manières sa promesse de douce euphonie, d'ordonnement rêvé de plaisirs, d'équilibre généralisé. Elle est *agréable, douce, merveilleuse, voire angélique ou céleste* – car il y a en elle quelque chose qui échappe, qui fait signe vers un au-delà. En cela elle n'est pas seulement un lieu commun esthétique un peu dépassé, ordre et symétrie, consonance ajustée, beauté stable et mesurée, Cicéron majestueusement cicéronien ; les Romantiques ne s'y trompaient pas, qui après les Anciens pensaient *conjointement*, sur le modèle de l'harmonie musicale, la vérité, la beauté, l'ordre mathématique, la concorde sociale et politique, l'ordonnement cosmique et la figuration du divin.

Cette utopie, sans doute, s'en est allée, comme s'en est allée l'antique nostalgie de l'Un, ce souvenir lointain de l'ultime repas que partagèrent les hommes et les dieux lors des noces de Cadmos et d'Harmonia. À nous la dissonance, la dissymétrie, la disproportion, les tensions fécondes et les grincements intrigants ; loin de nous l'harmonie qui emplit tout l'espace, vents et percussions entonnant des airs de fanfare, partition à l'unisson qui ne laisse pas de *jeu*. Opposition sans doute un peu facile, comme les Grecs l'avaient bien compris : Harmonie est fille de la beauté, mais aussi de l'affrontement, et de son union avec Cadmos naîtra la chaotique dynastie de Thèbes.

Ni élégie, ni eschatologie, la quête de l'harmonie demeure – celle d'un point d'équilibre, intensément fugace, plus que d'une stabilité imposante ou d'une paisible fadeur. Non plus les charmes d'un cosmos

totalisant, encore moins ceux du consensus lénifiant, mais ceux, multiples et imprévisibles, de la rencontre, ce qui parvient à tinter *par-delà* ce qui cloche – par où l’harmonie, « science des accords », mais aussi des transitions, rejoint la mélodie.

Ignorance n° 2 – Gilbert CABASSO – 14/03/2015

Comment la savoir, celle-là, qui se dérobe, se méconnaît jusqu’à se déguiser en son contraire ? Il suffit parfois que nous en soyons l’objet. Elle apparaît alors, brutale : « Tu ne me vois pas, tu ne me parles pas. Je ne suis plus rien ni personne ! Entre toi et moi, cet effacement que je perçois, que je ne peux percevoir qu’à la condition que je te sache et me sache, et me découvre ignoré de toi. Je sais cela, que tu ne me regardes même pas, moi. Regarde-moi ! Nomme-moi ! Considère-moi ! Plus tu m’ignores et plus ce misérable ‘moi’ devient le centre du monde ! Tache aveugle pour lui-même. »

Faire le sage choix de s’oublier soi-même, d’effacer son propre et douloureux effacement, n’être plus que l’accueil des choses et des autres. Laisser être, naître, renaître. Ainsi surgit cette étrange et paradoxale conscience, pleine et vide à la fois, de ne pas savoir. Non pas la bêtise contradictoire qu’on attribue parfois à un Socrate mal compris (« La seule chose que je sache, c’est que je ne sais rien... »), mais bien cette ignorance humble et juste que Platon lui fait dire : « ce que je ne sais pas, je ne crois pas non plus le savoir. ». Conscience inaugurale, ouverte et lucide, « docte ignorance » de nos propres limites, offrant le chemin d’une quête incertaine vers...quoi ?

Se répéter sans rire la forte aporie du sophiste antique : comment peut-on apprendre quelque chose qu’on ne sait pas ? demandait-il. Si on ne la connaît pas, c’est impossible, et si on la connaissait, pourquoi aurait-on à l’apprendre ?

Jeu n° 1 – Sarah MOULINE – 21/02/2015

Un jour j’ai entendu un comédien dont j’ai oublié le nom, lors d’une émission dont j’ai oublié le nom, dire la difficulté d’expliquer à son enfant

qu'il devait partir pour aller jouer. L'enfant, perplexe, ne comprenait pas que son père puisse le quitter pour aller jouer, ailleurs. Pourquoi ne pas rester ici, jouer avec lui?

J'imagine la scène :

- Tu vas jouer avec d'autres enfants ?
- Non, ce ne sont pas d'autres enfants, ce sont des adultes, comme moi, qui jouent le soir sur scène devant un public.

- C'est quoi un public ?
- Ce sont des personnes qui viennent voir un spectacle.
- Mais quand on joue tous les deux, il n'y a pas de public ?
- Non, mais nous ne jouons pas pour d'autres personnes. Notre jeu ne concerne que nous.

- Alors tu joues pour les autres, pour le public ? Tu ne t'amuses pas, toi ?
La scène s'arrête, un temps. Elle est difficile. Je ne sais pas dans quoi je m'embarque, prise à mon propre jeu, mon propre piège.

Le jeu, l'amusement... Non, pas toujours.

Il y a des jeux dangereux. Il y a des jeux interdits. On ne peut pas se jouer de tout.

Il y a de la désinvolture dans le jeu, et aussi beaucoup de sérieux, quand on joue vraiment.

Sinon on ne joue pas, on fait semblant de jouer, on joue mal.

Je pense à une anecdote qui m'est parvenue : on raconte que Stanislavski faisait construire le décor jusque dans les coulisses pour que l'acteur soit déjà à l'intérieur avant même d'entrer sur scène.

J'entends des paroles autoritaires :

À quoi tu joues ?

Tu joues avec le feu.

Ne joue pas ce jeu-là avec moi.

Je joue je jouis je gêne je déroge à la règle.

Non, il ne peut pas y avoir de jeu sans règle. Il faut un cadre.

Un cadre pour donner du jeu, une liberté de mouvement du *je* par rapport à lui-même.

Je reprends ma scène :

- Je ne m'amuse pas toujours. Je m'amuse quand je crois à ce que je fais, quand je joue comme toi. Mais ce n'est pas facile, quand on est adulte, de croire à ce que l'on invente.

Et que répondrait l'enfant ? Je crois qu'il ne comprendrait toujours pas.

Kamikaze – Hélène MERLIN-KAJMAN – 28/02/2015

Le kamikaze fonce sur sa cible et se tue pour la tuer, la tue en se tuant. Aucune audace, aucun courage, aucun héroïsme ne le guide : obéissant aux ordres, il tue peut-être avec répugnance et se suicide sûrement avec terreur. D'autant qu'à la vérité, l'Histoire rapporte que s'il mourait presque toujours, il tuait plutôt rarement.

Avant de partir, il devait cérémoniellement prononcer la consécration de son acte. Sans doute arrivait-il qu'il ressemblât à l'Horace de Corneille, exalté à l'idée de « mourir pour la patrie » ; ou, plus dubitatif mais encore serein, à Curiace. Mais les historiens sont formels : interchangeables, anonymes, les kamikazes japonais fonctionnaient comme des leviers dont l'armée disposait ; et ils le savaient. Ils allaient à la mort comme on va à l'abattoir – l'abattoir de l'honneur.

Il est étrange que dans la vie ordinaire, nous regardions non sans tendresse ni même admiration le kamikaze par métaphore. Nous ne pensons guère à sa cible – il la rate comme la rataient la plupart des kamikazes historiques. Nous sommes sensibles aux risques qu'il prend, déplorant volontiers qu'il ne sache pas mieux diriger ses qualités de courage. Le kamikaze brûle les étapes et va droit au but, un but qui ne menace personne sinon lui. Tout son problème est qu'il ne sait pas bien ajuster ses moyens à sa fin : c'est lui-même qu'il prend pour moyen, un moyen forcément disproportionné. Mais dans cette maladresse suicidaire dont nous sommes les spectateurs impuissants, nous lisons une grandeur et l'encourageons secrètement, comme s'il était dépositaire de certaines de nos aspirations les plus cachées.

Jamais nous ne pensons au kamikaze comme à un résistant. De celui-ci, il lui manque l'engagement volontaire. Et ceux qui pensent au terroriste comme à un kamikaze ont tort pour la même raison.

La figure du kamikaze nous aide cependant à distinguer le résistant et le terroriste.

S'il peut tuer et risquer d'y laisser sa vie, le résistant économise les vies humaines puisque c'est au nom de leur égale dignité qu'il combat. Le terroriste prend en otage des vies humaines, non seulement parce qu'il en tue bien trop sans discrimination, mais parce qu'il installe la peur dans le cœur de tous les survivants, préalable à tous les asservissements.

La colère du résistant et celle du terroriste n'ont pas la même couleur. Pleine d'espoir, la première a pour mémoire la justice et la solidarité. La

seconde se profile sur fond d'un cauchemar harcelant que rien ne parvient à dissiper.

Quant au kamikaze, il n'en éprouve pas. Peut-être le kamikaze par métaphore en éprouve-t-il : mais il ne sait pas la diriger. Il est le vestige d'une incompréhension dont il ne sait pas nous débarrasser mais pour laquelle il témoigne en brûlant solitairement.

Lumière n° 1 – Natacha ISRAËL – 07/03/2015

La lumière est ce à quoi il faut s'habituer.
En voyant le jour, on n'a encore rien vu.
Les yeux n'ont rien d'étroit mais ne sont pas toujours ouverts.
Si le repos est nécessaire, c'est aussi dans le noir qu'on reçoit la lumière.
Mais cette révélation intéresse les phénoménologues plus que moi car ce dont je veux parler, c'est du ciel.
Clair ou sombre. Franc ou pas. Toujours un peu au-dessus de l'horizon.
Certains sont si pleins d'eux-mêmes qu'ils ne voient rien ; le ciel, en eux, ne fraie aucun chemin.
Depuis la caverne des frères Lumière, pourtant, à Saint-Enogat, on voit la mer.
Et à des années-lumière de la terre, c'est l'éternité avec le soleil allée.

Mère n° 1 – Anne E. BERGER – 14/02/2015

Quand je pense « mère », je ne me figure pas la mère que je suis, ai été ou pourrais être : je pense (à) ma mère, « mamère ».

Les dictionnaires déclarent qu'une mère est une femme qui met ou a mis au monde un enfant. Les anthropologues nous enseignent que « mère » désigne une place et une fonction dans un système de parenté. Certains psychanalystes du XX^e siècle nous disent que « la mère » fait couple structurant avec « le père ». Un père, une mère, et surtout dans cet ordre : premier sexe, deuxième sexe. Voyez les banderoles de la « manif pour tous ».

Une génitrice met au monde un enfant. La famille est une institution sociale. Une femme se conjugue parfois avec un homme. Mais c'est l'enfant qui fabrique la mère, « mamère », la fictionnant en l'affectionnant, l'invoquant toujours en la révoquant parfois. Pour les enfants (d') humains

que nous sommes, « mère » se conçoit et s'éprouve d'abord comme « mamère ». Qu'on ait (fabrique) une mère ou plusieurs, qu'on n'en ait pas ou plus, qu'on soit fille, garçon ou autre, n'y change rien. Croyons-en la littérature et les autres langages de l'art : Rousseau, Gorki, Proust, Bataille, Colette, Camus, Cixous, Almodovar et tant d'autres encore, nous disent, chacun à sa manière, chacun-e la sienne, tout sur mamère.

« Mamère » bouscule l'ordre prétendu de la grammaire. Ce n'est jamais complètement une « troisième personne », la personne de l'absente ou la non-personne, ni non plus simplement la « deuxième » personne (terrible égocentrisme du métalangage grammatical). Je parle encore à « mamère » en parlant d'elle, et elle me parle. Je la retiens et elle me tient depuis toujours dans le cercle de l'interlocution.

Car mamère est issue de « maman », celle que j'appelle en la nommant, maman, l'autre personne, l'Autre en personne, celle dont je mange le corps en le prononçant, miam-miam, bruit d'infans, qui me redonne mon enfance dans la langue, dans toute langue, semble-t-il. « Maman » n'est pas encore un nom (« nomos », la loi ou le non de « la mère ») ; c'est un son, un vocable onomatopéique délicieux, un proto-mot et très souvent, crois-je savoir, le dernier mot.

Quand je dis « Maman », il n'y a plus qu'elle et moi, moi seul-e avec elle. Exclusivité possessive (sans qu'on sache qui possède l'autre), redoutable parfois, que souligne et redouble en français l'homophonie du déterminant possessif et de la première syllabe de maman : mamaman. Mais si, dès que je dis maman, il n'y en a qu'un-e et nous sommes deux, mamaman n'exclut pas l'homme, tel homme, comme tel. Parfois, mamère est ma grand-mère, ma sœur, ma tante, plus tard même, ma fille, et parfois, c'est un homme, père, oncle ou grand-père – et pourquoi pas mère – dans l'ordre de la parenté. Et avant qu'on nous enseigne, voire nous oblige, à bien les distinguer, un « papa » maternel (i.e, qui répond au besoin de maman) fait pleinement partie de l'ensemble « maman ». Ne pas l'oublier.

Mouche n° 1 – Hall BJØRNSTAD – 21/03/15

Absentes de l'œuvre de Racine, les mouches sont très rares chez Corneille, où elles ne se rencontrent qu'au passage dans deux comédies, et même là c'est seulement le mot et non la chose qui se présente. Chez

Pascal, pourtant, c'est la chose elle-même qui sert à l'expression d'un nouveau tragique tout aussi moderne qu'absurde. Si l'homme est la créature dont l'essence se définit par son ouverture à l'accident, s'il est, comme Pascal le dit au début de son analyse du divertissement, essentiellement «sujet à être troublé par mille accidents» (*Pensées*, fr. 165, éd. Sellier), la mouche devient le corrélat objectif de cette condition. La sagesse proverbiale le savait depuis longtemps: tendres aux mouches, si facilement piqués par une mouche, nous passons notre temps à faire d'une mouche un éléphant, à quereller sur un pied de mouche, à gober des mouches. Car il n'en faut qu'une pour nous amuser. C'est dans cet amusement que réside pour Pascal «la puissance des mouches»: «elles gagnent des batailles, empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps» (fr. 56). Et c'est face au «souverain juge» que la mouche révèle son importance décisive: «Ne vous étonnez point, s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles. C'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes» (fr. 81). Une mouche suffit. Elle est le corrélat objectif de l'impossible réalisation du désir humain d'indépendance. Le grain de sable qui interrompt la machine de la modernité.

Mais les choses se compliquent. Car la mouche est aussi ce je-ne-sais-quoi qui séduit et rend la beauté parfaite par son imperfection même. Grain de beauté dont Pascal aussi bien confirme l'efficacité que dénonce la vanité en déplaçant l'attention vers le nez de Cléopâtre.

Pire encore: avec la modernité, c'est Pascal qui devient la mouche, *notre* mouche, l'espion qui fait la mouche en nous suivant pas à pas, tous nos pas, marquant notre piste au coin de toutes les rues où nous passons, une fine mouche, une maîtresse mouche, prête à nous attraper à tout moment, nous rappelant à travers le corrélat objectif de la mouche l'insignifiance de nos vies et de nos projets. Une mouche qui a besoin de l'aide de Wittgenstein pour sortir de la bouteille où elle est coincée.

Oubli – Florence DUMORA – 03/04/15

J'ai oublié le nom du père de l'abolition de la peine de mort en France. Ce n'est pas l'oubli lyrique, les voix chères qui se sont tues,

l'amnésie de l'enfance, l'extinction du désamour: c'est une simple dérobaie, un manque à l'appel. Je note mon oubli, méthodiquement, j'observe la manière dont on s'y prend: se présentent, spontanément, *Bofinger*, *Schlessinger* (sans doute la femme qu'aimait Flaubert, *Schlésinger*), et aussi *Kissinger*, tous trois intéressants, mais convaincus de n'être que des acolytes, jouant d'ailleurs double jeu, à la fois gêneurs et poteaux indicateurs, auxquels s'ajoute l'indice supplémentaire, émis gracieusement du fond de sa cachette par le nom récalcitrant: ce n'est pas le é final de *Bofinger*, m'est-il précisé, il y a un R ou une sonorité en «R», et à coup sûr trois syllabes.

Les techniques immémoriales de lutte contre l'oubli, l'anagramme, le tâtonnement (à droite, à gauche dans le cerveau, manipuler les syllabes, le puzzle mental dont manque la pièce principale) ont maintenant une version motorisée: avec Google, il suffirait d'écrire «peine de mort loi France 1981» pour trouver le nom en deux secondes – mais Google est interdit, je dois observer l'oubli, je dois voir comment j'appâte le mot perdu avec un bout qui me semble lui aller, je l'appâte en prononçant, d'un air dégagé et confiant: «le projet de loi sur la peine de mort en France par...» sans fixer ce blanc, ce trou, ce trou de mémoire après «par», sans le fixer mais en dansant tout autour pour le laisser venir. C'est que tout oubli a quelque chose de l'oubli du rêve, toujours plus fort à la course que soi-même: peine perdue, dit Montaigne de son songe, *plus j'ahanne à le trouver, plus je l'enfonce en l'oubliance*. Oubliance, oblitération définitive du rêve retombé au fond, alors que de la veille tout peut resurgir un jour, peut-être, si je n'ai pas oublié tout à fait ce que je me souviens d'avoir oublié (saint Augustin).

Appâter, Google ne fait rien de très différent, cherche partout les textes – les *lieux communs* de la mémoire, dont les traités anciens comparaient le classement au système de cotes des livres dans une bibliothèque – où apparaissent ensemble les mots *loi*, *abolition*, *peine de mort*, mais je refuse Google, mon cerveau n'est pas une machine et ma mémoire est vive, est moi, vive moi, donc je cherche et tout à coup surgit – on comprendrait le plaisir de la pêche, celui même de partir à la chasse plutôt que de passer à la boucherie (hélas) – il y a eu, vaguement, dans l'intervalle, «badminton» que je n'ai jamais su écrire, mais je ne me suis pas laissée divertir – tout à coup surgit «Badinter», net et parfaitement ajusté. La peine de mort est abolie.

Poésie – Augustin LEROY – 17/04/15

Mallarmé, en réponse à Léo d'Orfer lors d'une enquête en 1886, proteste : « C'est un coup de poing, dont on a la vue, un instant, éblouie ! que votre injonction brusque – Définissez la poésie ! Je balbutie, meurtri », etc.

Je ne garde rien de Mallarmé si ce n'est l'idée que la poésie « doue d'authenticité notre séjour ». Bien qu'elle ait souvent les yeux levés au ciel, elle demeure un effort d'habiter le monde et le langage et d'enraciner corps et esprit sur la terre rugueuse : Noël en chair et en os !

Mais s'il y a épiphanie, c'est que se dévoilent au fil des lectures des pratiques et expériences de la poésie plutôt que la poésie essentiellement ramenée à elle-même comme à ce « cancer onalgique » dont parle Queneau. Qualitative ou quantitative, accentuelle ou syllabique, je peux dire d'elle ce dont témoigne Baudelaire à la vue des métamorphoses de Paris, de la ville et de la campagne, de l'art des hommes dans la disposition de leurs terriers : les formes poétiques changent plus vite que le cœur d'un mortel.

La césure autrefois instaurait l'équilibre,
 Puis le trimètre au bonnet rouge. Le vers libre
 Rejeta les patrons anciens, même la rime
 S'éteint ; les râles s'élèvent : ça meurt. Infime
 et pas morte, sommeille
 la poésie.
 Que l'angoisse éveille le frisson de la merveille !

D'autant que s'entremêlent désormais la prose du cœur et la poésie des circonstances au gré de ce qui, aux lèvres de Sapho, s'appelait *rhythmos* : réelle articulation du son et du sens impulsée en écho à l'activité du cœur qui tour à tour pose et pause, accélère son battement, le suspend, en fonction du désir. D'où le tort de Sartre lorsqu'il affirme l'intransitivité de la poésie ; jamais absolument séparée, elle borde le politique, l'enjambe ou le rejette et ses coupes procèdent aussi bien d'un boitement de la signification que de l'intériorisation sensible d'une césure historique. Aussi la poésie n'est-elle pas tant un écart ni « une rémunération du défaut des langues » ordinaires que l'investissement énergétique de

l'« universel reportage » qui contient déjà le germe sacré de l'enthousiasme et de l'étonnement.

Reste l'état de la poésie aujourd'hui. Certains l'ont dit « inadmissible », s'inscrivant dans la filiation du mythe romantique désireux d'abolir la séparation de l'Être et du langage, comme si la seule motivation du dire « poésie » ne pouvait qu'être son enterrement définitif. Mais plutôt qu'une tombe définitive et définitoire pour la poésie, c'est l'impossibilité de la définir qui appelle à creuser, dans la langue et dans le monde, un petit trou – ô berceau du lyrisme sur la terre triste ! où planter l'avenir des arbres ; comme le dit Char, « la graine qui va tant risquer est heureuse ».

Quotidien – Adrien CHASSAIN – 01/05/15

Depuis qu'il a pour lui la classe d'un substantif, depuis donc le récent XIX^e siècle, le « quotidien » n'a pas bonne presse. Ainsi lorsque Jules Laforgue déplore – « Ah ! Que la vie est quotidienne ! » – comme plus tard lorsque Monoprix promet – « Dites non au quotidien quotidien », c'est toujours la même histoire : le mot accuse un certain désenchantement, une certaine pauvreté de l'existence moderne et de son cours routinier.

Contre ce visage du quotidien, je puis m'insurger et suivre la trace aléatoire des Surréalistes et des Situationnistes : chômer décidément, battre le pavé à la recherche de merveilleux et de rencontres inédites. Je puis aussi affecter la position du savant, décrire, formaliser la vie quotidienne et ses langages pour en mener la critique raisonnée, à l'occasion sarcastique – mais alors, il est des chances que *mon* quotidien reste ou passe à la trappe... Reprenant la marche, je puis encore, à la manière perecquienne, me faire l'anthropologue sauvage du tout proche, en interroger les ressorts et les fausses évidences sans plus de moyens qu'un autre, sinon précisément cette curiosité vive. Enfin, il m'est permis d'imposer mes règles, *une* règle à ce monstre ordinaire : je puis, très lointain descendant des ermites et des cénobites, tâcher de capter et de distribuer au mieux cette attention rare dont les intermittences et le divertissement donnent parfois à mes journées un goût de raté – mais ces démarches sont bien loin de s'exclure et le quotidien n'est sans doute pas autre chose qu'une manière changeante de les investir tour à tour ou de les combiner.

Quels que soient ces efforts, le quotidien fait surtout place et honneur à l'inachevé, s'il est vrai que la vie s'y éprouve, comme dit Breton, « hors de son plan organique », en deçà de tout grand récit qui viendrait lui donner sens et valeur. « L'homme du quotidien est le plus athée des hommes » écrit encore Blanchot dans *L'Entretien infini*, et cette formule est vraiment heureuse, parce qu'elle ne fait pas de la vie quotidienne un espace de dérélition, sans l'envisager aussi sous un certain aspect d'éternité : évoluant dans une temporalité profane, étrangère aux idées de création comme d'apocalypse, cet homme du quotidien ne naît ni ne meurt, aucune des grandes affaires qui l'occupent ne sauraient pour lui s'accomplir bien qu'elles soient toujours en jeu : c'est un monde de tendances, d'élan et de chutes répétés, d'événements jamais décisifs sinon après coup, dans nos récits.

Roue – Paloma BLANCHET-HIDALGO – 15/05/15

- Trains, trams, tanks... Elles roulent, grincent, patinent, fidèles à leurs axes : roues gentilles.
- Civilisation en mouvement.
- Mais la roue libre, elle, ne connaît plus d'essieu quand elle tourne à sa guise. Déjantée, tu crois ?
- Un peu. Comme le paon qui parade et s'offre à nous éblouir. Plumes éploquées, queue en éventail : c'est une drague dingue.
- Roue : vice et vertu du cercle. Joie d'acrobate, toujours.
- Toujours ? Et Ixion supplicié, que lèchent les flammes du Tartare ? Et le martyr chrétien ? Ou l'estropié qu'on voue, sur une roue de carrosse, à la risée des foules ?
- Ou la Juliette de Sade ?
- N'en déplaise au Marquis, mille autres roues et rouages savent mieux nous livrer à l'éclat des délices. Vois les cortèges païens : montées sur des chars pour le solstice d'été, les roues s'embrasent et flambent, organes tous ronds, tous roux, dont le feu rayonne droit pour nous rouer de lumière ! Goûte aux plaisirs forains : de Rivoli à Tivoli, grandes roues et pommes d'amour ; les manèges tournent, les nacelles tremblent, comme le monde mû par Éros.
- Mille autres roues encore : les visions d'Ezéchiel (des disques enflammés), les rosaces des églises, ou le Dharmachakra...

- Ou, plus large, la ronde : le zodiaque et sa danse des astres !
- Roue. Inlassable valse, éternel retour.
- Son moyeu : centre immuable.
- Sa jante : promesse d'élan, d'émois, de mondes en devenir.

Songe – Florence DUMORA – 22/05/15

Songe : Vx. Détrôné au XVIII^e siècle par « rêve », « songe » ne sert à rien. Est-il « vieux » au sens de la marque d'usage « Vx. » par laquelle le dictionnaire désigne un mot « incompréhensible ou peu compréhensible de nos jours » ? Non : inusité et familier à la fois, du fait de la persistance de « songer », qui épaulé et redouble « penser », et de « songeur », plus soucieux (ou plus concentré) que « rêveur ».

Antonyme : *réalité*. Réalité : ce qui laisse une trace. À proportion qu'ils s'obstinent à s'évaporer, on inscrit et on collectionne les songes, ceux de la Bible ou du paganisme. Dès la naissance de l'écriture, ils sont interprétés, gravés sur les tablettes mésopotamiennes, comme Jacob au désert dans la *Genèse* consacrant la pierre de son chevet au pied de l'échelle des anges, ou comme Nerval au matin sur le mur du docteur Blanche figurant le songe d'Aurélia avec des morceaux de charbon et de plantes froissées : « tu m'as visité cette nuit ». C'est arrimer le songe au tangible : des portes (de corne, d'ivoire), des Clés, une étoffe qui double la vie entière, *such stuff as dreams are made on* (Shakespeare) et même un promontoire, le *Promontoire des songes* (Hugo). On cherche ses traces dans les humeurs, les circuits neuronaux, l'E.E.G., les R.E.M. (*Rapid Eye Movements*)... le fantasme ultime serait de le *voir*, le filmer, de plain-pied.

Étym. : *Somnium*, comme *sogno* et *sueño*. Celle de « rêve », mot orphelin, reste douteuse : **esver*? *rebours*? *re-exvagare*? *ravar*? ou fantaisiste : *repuerare*, retomber en enfance (Ménage, 1694). Pourquoi la langue française a-t-elle progressivement abandonné songe pour rêve ? Le songe devenait-il, en terre cartésienne, non un mot mais une chose ancienne ?

Songe : *Prononc.* [sɔ̃ʒ] OÙ l'on entend la sonorité profonde de « songe » (comme « onde » ou « ange ») s'opposer à la clarté béate du ê de « rêve » ([ʁEV] : *rave*?)

Songe. *Littér.* Outre son pedigree latin et sa nasale distinguée, « songe » concentre sur lui l'héritage littéraire européen : tout ce bruit d'œuvres, *La*

vida es sueño... *A Midsummer Night's dream*, *Un songe*, *me devrais-je inquiéter d'un songe?* (Racine) murmure derrière le mot, déborde sur le verbe: *Songe*, *songe*, *Céphise*, *à cette nuit cruelle* (Racine encore). « Songe », du fait même de son label d'Ancien Régime, seul à désigner le recul historique ou la noblesse de ceux de Nabuchodonosor, Scipion, Poliphile, lady Macbeth, Sigismond, Athalie et jusqu'à Booz endormi (quand depuis 1769, le D'Alembert de Diderot *rêve*, *résolument*). On dit « songe » avec d'invisibles guillemets, on ne l'interjette pas (« tu rêves! » « même pas en rêve! »), on ne lui connaît aucun usage trivial. *La vie est un songe* ne signifie pas une vie de rêve et le *Songe d'une nuit d'été* n'est pas un rêve estival: le songe n'est pas publicitaire.

Songe. *Botanique*. Un nénuphar blanc: « et, comme on cueille, en mémoire d'un site, l'un de ces magiques nénuphars clos qui y surgissent tout à coup, enveloppant de leur creuse blancheur un rien, fait de songes intacts, du bonheur qui n'aura pas lieu et de mon souffle ici retenu dans la peur d'une apparition, partir avec... » (Mallarmé)

Un songe, partir avec?